

FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS

Année 1892

THÈSE

N^o

318

POUR

LE DOCTORAT EN MÉDECINE

Présentée et soutenue le 26 Juillet 1892, à 1 heure

PAR

Charles BOULANGER

Né à Moislains (Somme), le 27 juin 1866

CONTRIBUTION A L'ÉTUDE

DE

L'INSTABILITÉ MENTALE

Président : M. PROUST, professeur.

Juges { MM.
DIEULAFOY, professeur.
LETULLE, VILLEJEAN, agrégés.

*Le Candidat répondra aux questions qui lui seront faites sur les
diverses parties de l'enseignement médical.*

PARIS

IMPRIMERIE DE LA FACULTÉ DE MÉDECINE

HENRI JOUVE

15, Rue Racine, 15

1892

1886

FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS

Année 1892

THÈSE

N°

312

POUR

LE DOCTORAT EN MÉDECINE

Présentée et soutenue le 26 Juillet 1892, à 1 heure

PAR

Charles BOULANGER

Né à Moislains (Somme), le 27 juin 1866

CONTRIBUTION A L'ÉTUDE

DE

L'INSTABILITÉ MENTALE

Président : M. PROUST, professeur.

Juges { MM.
DIEULAFOY, professeur.
LETULLE, VILLEJEAN, agrégés.

*Le Candidat répondra aux questions qui lui seront faites sur les
diverses parties de l'enseignement médical.*

PARIS

IMPRIMERIE DE LA FACULTÉ DE MÉDECINE

HENRI JOUVE

15, Rue Racine, 15

1892

FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS

Doyen.	M. BROUARDEL
Professeurs.	MM.
Anatomie	FARABEUF.
Physiologie	CH. RICHT.
Physique médicale	GARIEL.
Chimie organique et chimie minérale	A. GAUTIER.
Histoire naturelle médicale	BAILLON.
Pathologie et thérapeutique générales.	BOUCHARD.
Pathologie médicale	{ DIEULAFOY.
	{ DEBOVE.
Pathologie chirurgicale	LANNELONGUE.
Anatomie pathologique	CORNIL.
Histologie	MATHIAS DUVAL.
Opérations et appareils.	TILLAUX.
Pharmacologie	REGNAULD.
Thérapeutique et matière médicale	HAYEM.
Hygiène	PROUST.
Médecine légale	BROUARDEL.
Histoire de la médecine et de la chirurgie	LABOULBENE.
Pathologie comparée et expérimentale.	STRAUS.
	{ G. SÉE.
Clinique médicale	{ POTAIN.
	{ JACCOUD.
	{ PETER.
Clinique des maladies des enfants	GRANCHER.
Clinique de pathologie mentale et des maladies de l'encéphale.	BALL.
Clinique des maladies cutanées et syphilitiques.	FOURNIER.
Clinique des maladies du système nerveux	CHARCOT.
	{ VERNEUIL.
Clinique chirurgicale	{ LE FORT.
	{ DULAY.
	{ LE DENTU.
Clinique des maladies des voies urinaires	GUYON.
Clinique ophthalmologique	PANAS.
Cliniques d'accouchements	{ TARNIER.
	{ PINARD.

Professeurs honoraires : MM. SAPPEY, HARDY, PAJOT et RICHT.

Agrégés en exercice.

MM.	MM.	MM.	MM.
BALLET.	GILBERT.	NETTER.	RICARD
BAR.	GLEY.	POIRIER, chef des	ROBIN Albert.
BLANCHARD.	HANOT.	travaux anatomiques	SCHWARTZ.
BRISAUD.	HUTINEL.	POUCHET.	SEGOND.
BRUN.	JALAGUIER.	QUENU.	TUFFIER.
CAMPENON.	KIRMISSON.	QUINQUAUD.	VILLEJEAN.
CHANTEMESSE.	LETULLE.	RETTERRER.	WEISS.
CHAUFFARD.	MARIE.	REYNIER.	
DEJERINE.	MAYGRIER.	RIBEMONT - DES-	
FAUCONNIER.	NELATON.	SAIGNES.	

Le secrétaire de la Faculté : CH. PUPIN.

Par délibération en date du 9 déc. 1793, l'Ecole a arrêté que les opinions émises dans les dissertations qui lui seront présentées, doivent être considérées comme propres à leurs auteurs et qu'elle n'entend leur donner aucune approbation ni improbation.

A MES PARENTS

A MES AMIS

A MON PRÉSIDENT DE THÈSE

MONSIEUR LE PROFESSEUR PROUST

Membre de l'Académie de Médecine,
Médecin de l'Hôtel-Dieu,
Inspecteur général des Services Sanitaires,
Officier de la Légion d'honneur.

AVANT-PROPOS

Le sujet de cette thèse nous a été fourni par M. le docteur Bourneville. Ce maître éminent a bien voulu, avec une libéralité dont nous tenons à le remercier ici, mettre à notre disposition quelques observations d'une classe de malades particulièrement intéressants, en nous laissant le soin de les rédiger, de les analyser et d'en tirer des conclusions. Nous espérons le faire d'autant mieux que nous avons pu, dans le magnifique service de Bicêtre si bien installé par M. le docteur Bourneville, observer quelques jeunes sujets du même genre que ceux qui sont décrits dans notre thèse.

De plus, nous avons été à même de juger quelle grande importance avait le traitement hygiénique et pédagogique dans l'amélioration et même la guérison de ces malades.

Mais avant de commencer ce modeste travail nous tenons à exprimer toute notre reconnaissance aux maîtres si distingués que nous avons eu le bonheur d'approcher et à qui nous devons le meilleur de nous-même.

A notre premier guide, à celui qui a orienté notre vie vers la carrière médicale, iront nos premiers remerciements : que M. le docteur Merienville, de Chaulnes, veuille bien accepter ici l'hommage de nos sentiments dévoués.

Pendant deux années, nous avons eu l'honneur de fréquenter d'une façon assidue le service de M. le docteur

Génin-Roze, à Lariboisière; nous le prions d'agréer l'expression de notre gratitude.

M. le professeur Tarnier nous a permis de profiter de son enseignement magistral de l'obstétrique; nous avons pu nous convaincre à ses côtés de l'utilité de l'antiseptie dans la pratique des accouchements, et nous avons pu admirer les magnifiques résultats de sa méthode.

Chez M. le professeur Verneuil, à l'Hôtel-Dieu, nous avons puisé les éléments les plus importants de notre éducation chirurgicale.

M. le docteur Balzer a bien voulu nous initier à la pratique si délicate des maladies cutanées et vénériennes; qu'il veuille bien nous considérer comme son très reconnaissant élève.

Que notre ami Dauriac, interne des hôpitaux, reçoive ici une nouvelle assurance de notre affection, pour les bons conseils qu'il nous a donnés au cours de la rédaction de cette thèse.

Nous n'avons pas voulu achever ce chapitre sans adresser nos remerciements les plus sincères à M. le professeur Proust pour le grand honneur qu'il nous a fait en acceptant la présidence de notre thèse; qu'il daigne agréer l'hommage de notre respectueux dévouement.

INTRODUCTION

Il existe pour l'idiotie une classification anatomo-pathologique, proposée par M. le docteur Bourneville dans une communication faite en 1889 au Congrès international de médecine mentale.

Notre éminent maître distingue les formes suivantes :

1° Idiotie symptomatique de l'hydrocéphalie (idiotie hydrocéphalique);

2° Idiotie symptomatique de la microcéphalie (idiotie microcéphalique);

3° Idiotie symptomatique d'un arrêt de développement des circonvolutions;

4° Idiotie symptomatique d'une malformation congénitale du cerveau (parencéphalie, absence du corps calleux, etc.);

5° Idiotie symptomatique de sclérose hypertrophique ou tubéreuse;

6° Idiotie symptomatique de sclérose atrophique :

a) Sclérose d'un hémisphère ou des deux hémisphères.

b) Sclérose d'un lobe du cerveau.

c) Sclérose de circonvolutions isolées.

d) Sclérose chagrinée du cerveau.

7° Idiotie symptomatique de méningite ou de méningo-encéphalite chronique (idiotie méningitique);

8° Idiotie avec cachexie pachydermique, ou idiotie myxœdémateuse liée à l'absence de la glande thyroïde.

Peut être cette classification est-elle destinée à être complétée par de nouveaux groupes, car, en clinique, elle ne suffit pas : dans les services d'idiots on éprouve le besoin de recourir à l'ancienne classification, qui admet plusieurs degrés dans la maladie, sans s'occuper de la cause qui l'a produite.

On distingue en effet :

1° L'idiotie complète ;

2° L'idiotie moyenne ;

3° L'idiotie légère ;

4° L'imbécillité totale ;

5° L'imbécillité moyenne ;

6° L'imbécillité partielle ou débilité mentale.

Et, malgré tout, il est encore impossible de faire entrer tous nos malades dans les subdivisions de ce cadre. C'est que l'on n'a eu en vue dans cet essai de différenciation que les maladies de l'intelligence. Or il n'y a pas que des malades de ce genre et souvent l'on se trouve en présence de sujets dont l'intelligence est bonne, ou tout au moins avantageusement comparable à celle de la moyenne des enfants : il y a pourtant chez eux quelque chose d'anormal. Quelles sont donc ici les facultés atteintes ? Ce sont les facultés morales, mais à des degrés divers.

Les uns se signalent seulement par un manque d'équilibre dans les facultés de l'esprit. Ils ne peuvent fixer longuement leur attention ; ils n'ont aucun attachement ; il faut qu'ils fassent autrement que les autres. Ils sont intelligents, mais leurs incohérences répétées, leurs excentricités

continuelles ont bientôt attiré l'attention sur eux. Il semble qu'une force inconnue les pousse périodiquement à des écarts de conduite dont ils ne peuvent donner la raison lorsqu'on les interroge.

Ce sont là des *Instables* au point de vue mental.

Puis vient une catégorie nouvelle d'individus qui, eux, non seulement obéissent de temps en temps à des impulsions, mais encore montrent une perversité des instincts des plus accusées. Ils commettent des actes répréhensibles : on les arrête, on les traîne devant les tribunaux, on les condamne, sans s'apercevoir de l'état morbide de leur esprit. Ces gens-là ne sont pourtant point des criminels : ce sont des irresponsables qu'un examen superficiel, une observation de leurs mœurs insuffisamment prolongée, n'ont pas pu faire découvrir. Et pourtant, beaucoup de ces malades sont curables ; nous avons pu constater les bons effets d'un traitement bien approprié ; aussi avons-nous cru utile d'appeler l'attention une fois de plus sur la grande famille des dégénérés, en signalant la fréquence de l'instabilité mentale.

Ce sont des observations très détaillées des deux catégories d'individus ci-dessus mentionnées que renferme notre thèse.

OBSERVATION I.

Instabilité mentale.

SOMMAIRE : Père d'artreux et migraineux. — Accès de colère. — Un grand-oncle qui bégaye.

Mère morte de paralysie générale à l'asile de Vaucluse; caractère identique à celui de son fils. — Grand-père maternel très nerveux mort de la poitrine. — Une tante maternelle faible d'esprit. — Une cousine issue de germains, idiot.

Pas de consanguinité. — Grossesse bonne. — Nourri au sein. — Marche et parole à 15 mois.

Turbulence à l'école. — Vagabondages. — Fugues prolongées et répétées. — Cruauté envers les animaux. — Onanisme. — Évasions multiples de Bicêtre. — Actes impulsifs. — Amélioration. — S'est engagé, est devenu officier. — Guérison.

Le nommé Pillh... Georges Emile Charles, né le 1^{er} mai 1869, est entré à Bicêtre le 16 mai 1873 (service de M. le docteur Bourneville).

Les renseignements suivants ont été fournis par son père et sa belle-mère :

Antécédents héréditaires : Le père est marchand de faïence; il fume peu et n'a jamais fait d'excès de boissons.

Vers l'âge de 12 ans, il a eu des d'artres aux parties. Il est sujet à des maux de tête qui ne disparaissent qu'avec le

sommeil. Il est d'un caractère fort impressionnable, colérique, Jamais il n'a eu de rhumatisme, etc.

Le grand-père paternel est mort à 77 ans; on ne sait de quoi. C'était un maçon, très sobre.

La grand'mère paternelle est morte à 72 ans, après être restée deux mois alitée.

Le père a un frère âgé de 50 ans, qui est *sujet à des attaques d'épilepsie* depuis son enfance. Il est marié et a une fille de 23 ans, bien portante. Le père a encore trois sœurs; la première bégaiement un peu; les deux autres ne présentent rien de particulier. Dans le reste de la famille du père on ne trouve pas d'aliénés, d'apoplectiques, de difformes. Pas de suicidés, de criminels.

La mère est morte en 1876, à 36 ans, d'une paralysie générale progressive, à l'asile de Vaucluse. Elle était sobre; n'avait pas de migraines, pas de dartres, pas de rhumatismes; mais elle était très nerveuse, très irascible. Elle fut fort difficile à élever. Elle se sauvait de chez ses parents et allait chez sa nourrice, faisant ainsi vingt kilomètres. Elle était très entêtée et cependant pas méchante.

Le grand-père maternel est mort de la poitrine; il était sobre mais très nerveux.

La grand'mère maternelle est bien portante, mais un peu nerveuse.

Un frère, mort syphilitique.

Trois sœurs, dont deux mortes, on ne sait de quoi; la 3^e est faible d'esprit, avec bégaiement assez fort. Une cousine issue de germains était idiote. Rien à signaler dans le reste de la famille de la mère.

Pas de consanguinité entre le père et la mère.

Ils ont eu trois enfants : 1° une fille morte de fièvre éruptive, à 5 mois, sans convulsions ; 2° une fille morte en nourrice, pas de convulsions ; 3° notre malade.

Pendant la grossesse rien de particulier. Accouchement facile à terme. Pas d'asphyxie à la naissance.

Antécédents personnels : Nourri au sein par la mère jusqu'à 15 mois, moment où il commence à parler et à marcher. Jamais de convulsions. Propre de bonne heure. Pas d'accidents strumeux, à part quelques petits abcès aux bras et aux jambes, qui ont rapidement guéri.

A quatre ans on l'envoie à l'asile où il se montre très turbulent. « On ne peut en venir à bout. » Il apprend quelques lettres, et sait même quelques petites chansons.

A six ans, on l'envoie dans une école de Frères ; il passe son temps à faire des misères à ses maîtres et sans rien vouloir apprendre. On le met dans une école laïque, il fait l'école buissonnière les trois quarts du temps. Il tourne ses maîtres en ridicule et fait circuler des histoires sur leur compte. Souvent il vagabondait jusqu'à 11 heures ou minuit ; on le retrouvait endormi sur un banc. Avec d'autres gamins il parcourait Paris, entrait dans des boutiques et demandait du pain, disant que son père ne voulait point lui en donner.

Vers 8 ans 1/2 il se met à découcher ; on le retrouve dans des encoignures de portes ; il est même une fois resté trois jours dehors ; on finit par le rejoindre au Point-du-Jour.

A part quelques petites somme dérobées à son père, il n'a jamais volé. Il était très irritable sans être méchant. Cependant il menaçait les petites filles de les tuer si elles ne voulaient pas embrasser sa verge ; on croit qu'il ne se masturbait pas. Pas de pyromanie. Vis-à-vis des animaux, il se montrait

cruel, essayait d'étrangler les chats, les chiens, de leur crever les yeux. « Pourquoi fais-tu cela », lui demandait-on « Je ne sais pas... »

Toujours sale, mal tenu, il avait une prédilection pour l'ordure et la boue.

Jamais il n'a eue cauchemars, d'étourdissements, d'accès nerveux.

Examen du malade : Tête volumineuse. Léger aplatissement de l'occipital. Bosses pariétales et frontales saillantes. Front élevé. Dépression des arcades sourcilières. Oreilles bien conformées. Pas d'asymétrie de la face. Rien de particulier du côté des yeux, du nez, de la bouche. Fonctions digestives régulières. Cou, tronc, membres bien conformés. Organes génitaux normaux. Sensibilités générale et spéciale parfaitement intactes.

Pilh... est intelligent, mais se rend insupportable à l'école et dans les ateliers. Il a besoin d'être constamment surveillé. On le surprend à diverses reprises en train de se masturber ou de se faire masturber par les autres dans les cabinets. Il s'évade à chaque instant des ateliers pour pouvoir fumer, grimper sur les toits. Il fait des escalades fort dangereuses pour dénicher des pierrots.

Le 4 juin 1882, il part avec plusieurs autres, ayant franchi les murs à l'aide d'échelles, il a bourré ses poches de pain. En compagnie de ses acolytes il va d'abord à Pantin chez le parrain de l'un d'eux. On les met tous à la porte ; ils s'introduisent dans une cave où toute la bande se terre pour la nuit.

Le lendemain, disposant de 40 sous, ils visitent les masstroquets, les bureaux de tabac, vont à Belleville. Notre malade se sépare des autres et vient échouer à Gentilly,

puis à la fête d'Auteuil. C'est là que le 8 juin, vers deux heures du matin, il se fait ramasser par des agents : il mourrait de faim.

On le ramène à Bicêtre. Le 3 août il participe à la démolition de l'armoire d'un infirmier. Il y avait là des boutons de manchette qui disparurent.

Le 15 août, nouvelle évasion ; on le rattrape à Gentilly, presque aussitôt.

Les notes d'atelier (tailleur) sont bonnes ; il est considéré comme bon ouvrier. A l'école ses progrès sont réels ; de divers côtés on signale son intelligence et ses aptitudes.

Le 8 avril 1884, sans raison aucune, il se précipite sur un de ses camarades et lui lance un coup de poing en pleine figure. « Il se retient, dit-il, depuis deux mois de lui donner des coups. »

Le 17 juin 1884, nouvelle évasion avec deux camarades. Ils vont à Bourg-la-Reine, à Fontenay, à Châtenay. Là, un ancien infirmier de Bicêtre les rencontre et les fait arrêter par la gendarmerie.

Le 7 juillet, en montant à l'infirmérie, il se met à casser les vitres ; si bien qu'on est obligé de lui mettre la camisole de force.

Le 21 septembre il se sauve encore ; il erre aux Champs-Élysées, couche sur les fortifications du côté de Vincennes ; le lendemain il parcourt de nouveau les rues de Paris. Le troisième jour l'idée lui prend de visiter Marseille, et aussitôt suivant le canal de l'Oureq, il va jusqu'à Meaux, se nourrissant de ce qu'il ramassait dans les champs. Le quatrième jour il rentre à Paris, et couche à Vincennes. Le cinquième jour son père le rencontre, rue de Rivoli,

flânant. Il avait l'air tout ahuri, et à la question « où vas-tu ainsi ? »... il répond « je vais là-bas ! » — « Où, là-bas ? ». — « Je vais là-bas... »

En janvier 1885 on le retrouve, en congé chez son père qui s'occupe de lui trouver une place. Le soir il suit les cours de l'Association philotechnique. Le 16 juillet, on apprend qu'il travaille chez un tailleur; qu'il gagne 10 francs par semaine; qu'il se conduit bien.

Le 13 mai 1887, il s'est engagé dans un régiment de ligne où il a successivement conquis les grades de caporal, sergent. Reçu à Saint-Maixent, il en sort sous-lieutenant; il occupe un poste aujourd'hui dans les environs de Paris.

— RÉFLEXIONS —

Voilà un prédestiné héréditaire qui a payé sa contribution à la tare nerveuse, par de l'instabilité mentale.

A part, le frère du père atteint d'épilepsie, on ne trouve pas grand chose de côté paternel. Filh... a hérité surtout des manières et du caractère du sa mère. Cette femme paraît avoir été, elle aussi, une instable. Très nerveuse toujours en colère, elle a été fort difficile à élever; s'évadant de chez ses parents, elle rappelle son fils en tous points. A 36 ans elle meurt paralytique à l'asile de Vaucluse.

C'est dans la tendre enfance que l'instabilité s'est manifestée chez notre malade.

Sa turbulence, son inconduite, son manque absolu d'attention, frappent tous ses maîtres. Il s'échappe de l'hospice

à tout instant, se lance dans de longues excursions à travers Paris, suivant le premier gamin qu'il rencontre sur son chemin pour s'attacher un moment après aux pas d'un autre.

Il a quelque perversion du sens moral puisqu'on le voit menacer de mort des fillettes qui ne veulent pas se livrer sur lui à des embrassements obscènes.

Il a la passion de tourmenter les bêtes ; il est d'ailleurs parfaitement inconscient, et ne sait que répondre lorsqu'on lui demande quel mobile le pousse.

A Bicêtre, il grimpe sur les toits et dans les endroits périlleux au risque de se casser le cou : il lui est impossible de tenir en place.

Parfois il est soumis à des mouvements impulsifs parfaitement caractérisés, il se précipite sur un de ses camarades et lui applique un coup de poing dont il brûlait depuis des mois du plaisir de le gratifier.

Et pourtant son intelligence est bonne, plutôt au-dessus de la moyenne. Il a tout ce qu'il faut pour bien faire, mais ce qui lui manque c'est la puissance pondératrice ; c'est un instable.

Soumis au traitement que nous exposerons succinctement dans l'observation suivante il s'améliore, mais lentement.

Lorsqu'on le croit à peu guéri on le confie aux soins de sa famille.

Il s'engage et par son travail, sa bonne conduite il s'élève au grade d'officier de l'armée française.

Si ce malade n'avait pas été pris de bonne heure, élevé à Bicêtre, il aurait échoué tôt ou tard dans une maison de correction. Et pourtant il était non criminel, mais malade, et surtout malade passible de guérison.

OBSERVATION II.

Instabilité mentale avec perversion des instincts.

Imbécillité morale.

SOMMAIRE : Père interné et mort à Ville-Evrard. — Violent égoïste. — Manie des grandeurs.

Grand-père paternel : excès de boissons.

Grand'mère paternelle : aliénée.

Arrière grand-père paternel, mort d'une attaque d'apoplexie.

Une grand'tante aliénée.

Mère : Douleurs névralgiques. — Attaques de nerfs répétées. — Pas de consanguinité. — Une sœur légèrement sourde. — Grossesse agitée. — Coups, chutes, séparations à la suite de querelles. — *Enfant* mis au monde sans accident. — Nourri au sein. — Début de la parole un peu tardif. — Caractère turbulent. — Indiscipliné. — Ne tenant pas en place. — Renvoyé de l'école, renvoyé de chez un orfèvre où il était en apprentissage. — Renvoyé de même de chez un patron serrurier après vols. — Vols chez un oncle marchand de vins. — Habitudes d'alcool. — Rapports avec sa propre sœur, âgée de sept ans. — Placé à Bicêtre : amélioration. — Placé en congé chez un fermier; employé aux champs. — Conduite satisfaisante.

Le nommé Charp... Georges-Alexandre, est né à Paris, le 11 novembre 1875; entré à Bicêtre (service de M. le docteur Bourneville), le 30 septembre 1890, il en est sorti très amélioré, le 8 juillet 1891.

Les renseignements qui vont suivre ont été fournis par la mère de l'enfant le 30 octobre 1890.

Antécédents héréditaires : Le père est mort il y a 10 ans, à Ville-Évrard, où il était interné depuis dix mois ; il avait 32 ans. Atteint de la folie des grandeurs, c'était chaque jour chez lui une invention nouvelle.

Il était gainier de son état, et n'avait jamais fait d'excès de boissons. Il n'était pas migraineux et n'était affecté d'aucune dermatose. Marié à 23 ans, il ne présentait aucun indice pouvant faire croire à une maladie syphilitique. Il fumait peu, mais avait des tendances hypochondriaques. Pas de convulsions dans l'enfance. Pas de fièvre typhoïde. Son caractère était insupportable ; très violent, il battait souvent sa femme sans motifs ; égoïste, il achetait pour lui des vêtements bien chauds, sans se préoccuper si sa femme et ses enfants avaient ce dont ils avaient besoin.

Le grand-père paternel est mort d'une carie des maxillaires, à l'âge de 73 ans. Il était très paresseux et se payait toutes sortes de distractions pendant que sa femme travaillait. Il faisait des excès de boissons et se livrait au jeu. La grand'mère paternelle est morte d'une congestion cérébrale ; un moment elle avait été folle et internée dans une maison de santé. « Mon mari est né après cet accès de folie », raconte la mère de l'enfant. Arrière grand-père paternel et arrière grand'mère paternelle, sobres tous deux ; morts, l'un d'une attaque d'apoplexie, à 68 ans, l'autre d'une affection cardiaque à 66 ans.

Une sœur du grand-père paternel est morte aliénée à la Salpêtrière.

Du côté de la grand'mère paternelle on trouve deux sœurs

dont une est morte de péritonite non puerpérale : pas d'accidents nerveux ; elle a laissé une fille bien portante qui a eu elle-même trois enfants bien portants.

L'autre sœur a eu dans son enfance beaucoup de convulsions ; elle est d'une intelligence inférieure et aurait une métrite cancéreuse ; elle a eu deux enfants qui auraient été sourds l'un et l'autre, paraît-il.

Dans cette famille du père : pas d'épileptiques, pas de difformes, pas de criminels, pas de débauchés.

La mère de Charp..., est âgée de 36 ans, c'est une grande brune ayant une physionomie régulière. Elle est assez intelligente. Elle faisait des gânes avec son mari (écrins, etc., pour les bijoux). Pas de convulsions dans l'enfance, pas de fièvre typhoïde, pas de migraines. Quelquefois des douleurs névralgiques dans les tempes. Elle aurait eu des attaques de nerfs à 17 ans, et à 25 ans, elle perdait parfois connaissance. Elle a été recueilli par la tante de son mari qui la voyait à la charge de sa mère veuve, et dans la misère.

La famille de la tante est furieuse de cela ; pour se venger, le père de notre malade ne trouve rien de mieux que de violer la pauvre fille. On les maria après de nombreuses discussions.

« Elle se maria, dit la mère, sans éprouver aucune affection pour son mari ; ce fut à seul fin de n'avoir pas d'enfant sans nom. »

Comme détails du côté de la famille de la mère, on sait seulement que le grand-père maternel de notre malade est mort du charbon à l'Hôtel-Dieu et que la grand'mère maternelle a succombé à une maladie de matrice avec pertes abondantes.

La mère de notre malade a encore un frère, âgé de 27 ans, qui est marié et a un garçon. Jamais il n'a éprouvé d'accidents nerveux.

Une sœur de 38 ans jouit d'une santé parfaite.

Il n'y a pas de consanguinité entre le père et la mère de notre malade ; l'inégalité d'âge est seulement de 6 ans.

La mère s'est remariée. De son premier lit, elle eut trois enfants : 1° une fille mariée, 18 ans, bien portante, n'ayant jamais eu de convulsions, un peu sourde, intelligente ; 2° une fille morte à trois mois de la cholérine, sans convulsions ; 3° notre malade qui a été procréé pendant la maladie de son père.

De son second mariage, la mère eut : une fille, âgée de 7 ans, bien portante ; pas de convulsions, intelligente. « Elle a été abîmée par son frère qui l'a violée. »

Antécédents personnels : A la *conception*, la mère était bien portante, mais le père était déjà malade. Quatre fois durant sa grossesse, elle dût retourner chez sa tante qui l'avait adoptée, laissant là son mari qui la rouait de coups. « Il avait, dit-elle, au plus haut degré l'esprit de contradiction. Si on disait comme lui, il prenait aussitôt le contre-pied, se fâchait, et brisait tout à la maison. » — Des chutes, des coups, provoqués ou donnés par le mari n'ont pas modifié l'allure de la grossesse. Trois ou quatre attaques de nerfs avec perte de connaissance suivirent de fortes contrariétés. Au sixième mois de sa grossesse, battue de plus en plus, la mère s'est sauvée chez une amie où elle est restée un mois. Son mari est venu la supplier de rentrer. Les deux derniers mois ont été bons. L'accouchement se fit à terme très facilement. Pas d'asphyxie, pas de circulaires autour du cou. Bel

enfant. Elevé au sein par une nourrice, il fut mal tenu ; on le plaça chez une autre nourrice au bout d'un mois ; là, il fut encore élevé au sein, mais bien soigné. Il eut ses premières dents à 9 mois. Il commença à marcher à 11 mois, à parler à 20 mois. A 2 ans il fut sevré ; il ne commença à être propre qu'à 26 mois. Jusqu'à 6 ans 1/2 il resta chez sa nourrice, venant voir ses parents de temps en temps. Mis à l'école à 4 ans, il se montra très turbulent. Plus tard il se mit à apprendre assez bien le calcul et l'orthographe : à 12 ans 1/2 il obtint son certificat d'études.

A 9 ans 1/2 on le mit à Saint-Nicolas, car il n'était pas possible d'en venir à bout. Il était infernal, escaladait les murs, chipait les pêches des voisins, alors qu'il en avait chez lui. Constamment il faisait l'école buissonnière. Il habitait alors chez sa tante : il se moquait d'elle, lui faisait des pieds de nez, lui jouait toutes sortes de mauvais tours. Il s'amusait à desceller les pierres de la maison. Il ne se touchait pas.

Les frères de Saint-Nicolas le mirent à la porte à cause de son indiscipline, de sa paresse et de sa turbulence. C'est alors que, mis à l'école communale de Montreuil, il fit de grands progrès et fut reçu au certificat d'études. En septembre 1888 sa tante devenue impotente, ne pouvant plus en venir à bout, le rendit à sa mère. Celle-ci le plaça en octobre 1888, comme apprenti orfèvre. Mais là c'étaient des reproches continuels pour lesquels on faisait venir la mère. Il restait des heures en course ; désobéissait ; refusait de travailler, se dégoûtant de suite de ce qu'on lui commandait et voulant faire autre chose. Il prêtait un jour grande attention à son ouvrage, et le lendemain se montrait d'une

légèreté absolue. Vers la fin de décembre il imagina d'aller chercher du charbon dans un beau panier en osier blanc qui servait au transport de l'argenterie. Il fut renvoyé.

Quelques jours après, sa mère le plaça chez un serrurier où il resta jusqu'en août 1890. Elle dût intervenir bien des fois pour qu'il ne fût point renvoyé. Il abimait les outils et prétendait en remonter à son patron. Il fut renvoyé de chez le serrurier pour avoir volé un paquet de limes. Bien des fois déjà cet homme s'était aperçu que ses outils disparaissaient. Charp... les vendait à vil prix et avec l'argent achetait des gourmandises et buvait de l'absinthe. Chez un oncle, marchand de vins, il vola un jour 7 fr. 50 ; lorsqu'il était chez cet oncle, il descendait à la cave et là buvait, se grisait. Son oncle, le marchand de vins, le conduisit en consultation à l'Asile Clinique, puis le ramena à sa mère. Celle-ci le conduisit chez le commissaire de police qui l'envoya au Dépôt où il passa huit jours. On voulait l'envoyer à la Roquette, alléguant qu'il n'était pas malade. Pourtant on finit par reconnaître qu'il avait peut-être quelque chose et on l'envoya à l'Asile Clinique.

Jamais on n'avait remarqué chez lui d'habitudes solitaires ; il avait cependant la manie de conduire sa chienne au lit avec lui et de se faire lécher par elle. Dans la maison du serrurier où il travaillait, il y avait une fillette qu'il allait voir et à qui il portait des fleurs. On n'a pas pu savoir s'il eut des rapports avec elle. Un jour, la sœur du second mari de sa mère vint raconter à celle-ci que Georges avait fait des propositions à sa fille à elle, âgée de 13 ans, et que sur le refus de celle-ci, il avait dit : « Tu es bien difficile, Juliette (sa propre sœur âgée de 7 ans) se laisse bien faire. » Aver-

tie, sa mère l'interrogea. Il avoua tout et demanda pardon. La petite fille a raconté qu'il se couchait sur elle, et que cela durait depuis déjà longtemps.

Il était peureux, et chez sa tante de Montreuil il plaçait un marteau sous son oreiller avant de s'endormir. Caresant, affectueux, il rapportait constamment contre ses sœurs. Cependant il menaçait de tuer sa petite sœur avec qui il avait des rapports, si elle racontait ce qu'il lui faisait.

Jamais il n'eût de scarlatine, variole, ou fièvre typhoïde.

Entré à Bicêtre, on signale à l'école sa conduite bruyante, la difficulté que l'on a pour fixer quelques instants son attention. Il n'a aucune aptitude particulière ; il est surtout bon à faire des corvées.

Dès le début il était fort taquin avec ses camarades ; mais il le fut beaucoup moins ensuite, quand les autres se vengèrent.

Il se dispute sans cesse avec l'infirmier, bouscule les lits, jette la literie par terre.

Au bout d'un certain temps sa mère demande à le reprendre en congé, afin de pouvoir le faire travailler aux champs, à Leuville, près Montlhéry, chez sa nourrice.

On l'a revu le 7 mai 1892, amené à Bicêtre par sa mère. Il travaille la terre ; on est content de lui. Il n'a plus eu aucune histoire ; et sa physionomie est bonne. Il vit là-bas avec deux jeunes filles, l'une âgée de 13 ans, l'autre de 10, et pour lesquelles il est plein d'égards.

Puberté : Légère trace de moustaches à la lèvre supérieure ; quelques poils à la partie supérieure des joues. Poils longs sous les aisselles. Poitrine nue. Poils longs et nom-

breux au pubis. Verge : longueur 8 centimètres. Circonférence 8 centimètres $1\frac{1}{2}$. Testicules de la grosseur d'un œuf de pigeon.

— RÉFLEXIONS —

Ce qui nous frappe d'abord dans cette observation, c'est une accumulation singulière des tares héréditaires. Comment cet enfant aurait-il pu se soustraire à sa terrible ascendance ?

Son père, un violent, un égoïste, animé par l'esprit de contradiction, hanté par la manie des grandeurs, commence par violer celle qui sera plus tard sa femme. C'est un inventeur : chaque jour amène sa découverte nouvelle et parfaitement illusoire, il est presque inutile de l'ajouter. Enfin il meurt fou à Ville-Évrard.

Le grand-père paternel, alcoolique renforcé et joueur, avait pour son propre compte la dose d'égoïsme qu'il a légué à son fils. Fainéant, il se croisait les bras pendant que sa femme travaillait ; puis, sans remord aucun, il vivait du produit de ce labeur, s'offrant même des distractions personnelles.

La grand'mère, morte de congestion cérébrale, a été folle un moment, et c'est durant un de ces accès de folie qu'elle a conçu le père de notre malade. Une grand'tante était aliénée.

La mère a été fécondée alors que le père de l'enfant était dans une de ses mauvaises périodes ; elle-même était fort nerveuse, et nous relevons dans ses antécédents des atta-

ques de nerfs répétées. Elle avait de nombreuses douleurs névralgiques. Sa grossesse a été très mouvementée, et c'est continuellement agitée par des querelles de famille qu'elle a porté son enfant.

Voilà, n'est-il pas vrai, une hérédité notablement chargée, à laquelle l'enfant ne pouvait guère se soustraire. Chez lui la dégénérescence nerveuse a pris cette forme particulière qui fait l'objet de notre travail. Dès sa plus tendre enfance, on s'est trouvé en présence d'un impulsif, d'un instable.

Turbulent et indiscipliné, ne pouvant rester en repos un seul instant, le changement, la succession rapide des faits seront désormais l'objectif de sa vie.

L'école avec ses habitudes de discipline, de silence, de tranquillité, avec ses exercices réglés d'avance et forcément monotones, ne saurait lui convenir. Il y est signalé comme « *mauvais esprit* », épithète chère aux pédagogues qui ne sont pas des pathologistes et dont il tronble les chères habitudes. Leur patience a des bornes très limitées, et cet élément de désordre est expulsé. Alors commence une autre vie pour notre malade. Le choix d'un métier est envisagé par la mère qui le met en apprentissage successivement chez un orfèvre et chez un serrurier. Son attention ne peut pas plus se fixer ici qu'à l'école. Il entreprend un travail et s'en dégoûte aussitôt, lassé bien vite par la vue d'un objet, toujours le même.

Ce qui lui convient surtout ce sont les longues flâneries de par les rues, le long des quais, lorsqu'on l'envoie faire des courses : Cela lui rappelle l'école buissonnière.

Par intervalles, il se livre à des excentricités incohéren-

tes, comme le jour où il souille avec du charbon le beau panier en osier blanc qui sert à transporter l'argenterie. Ce sacrilège lui vaut un congé définitif.

Chez le serrurier, mêmes allures. Il s'occupe ici beaucoup plus d'une amourette qu'il a dans la maison que de tourner des clefs. Il portait des fleurs à sa petite amie ; mais pour les acheter il lui fallait de l'argent, et alors il volait de ci de là un outil ou un paquet de limes qu'il revenait ensuite. Les cigarettes et surtout l'absinthe exerçaient sur lui une grande attraction : pour s'en procurer, nous le voyons puiser dans la caisse de son oncle le marchand de vins, dont il mettait également la cave à contribution.

Avec cela il avait des habitudes qui dénotaient bien plus encore l'atrophie du sens moral.

Grand garçon de 15 ans, il n'hésite pas à déflorer sa petite sœur âgée de 7 ans, et entretient avec elle des rapports réguliers.

La chose se découvrit lorsqu'un jour il eut fait des propositions à sa cousine germaine âgée de 13 ans. On se dit alors qu'il pourrait bien être fou. Le souvenir du père et des descendants aliénés hante la famille. La mère demande son transfert à Vaucluse. Mais les choses ne sont pas ainsi comprises à la préfecture de police. La Roquette, voilà la véritable destination de ce mauvais sujet qui a parfaitement sa raison. Il reste un temps infini au Dépôt, à l'Asile Clinique prêt à être aiguillé dans cette direction, lorsqu'on s'aperçoit enfin que l'on a bien affaire à un malade. C'est alors qu'envoyé à Bicêtre, il est soumis aux admirables exercices du traitement pédagogique et hygiénique institué par M. le docteur Bourneville. Là, traité avec douceur, soumis pres-

que quotidiennement à l'action bienfaisante des douches, stimulé très adroitement dans son travail, il ne tarde pas à changer de conduite et d'attitude,

M. le docteur Bourneville est bientôt tout disposé à accéder au désir de la mère qui veut le reprendre : elle lui a trouvé une place à la campagne, au travail des champs. Mais des difficultés sont alors créées par la préfecture qui demande une enquête et peut difficilement croire à la guérison. — Charp... est enfin rendu à sa famille.

N'est-ce pas là un cas bien net de l'influence heureuse d'un traitement bien approprié sur un instable des plus caractérisés ? La Roquette avec son régime sévère, son système de punitions infligées un peu à tort et à travers par les gardes chiourmes, la négligence que l'on apporte à ne point s'adresser aux bons sentiments de l'individu, tout cela aurait fait de Charp... un candidat au récidivisme. — D'arrestations en arrestations, de condamnations en condamnations, il aurait bien vite roulé sur la pente de la relégation. — Il aurait été un de plus de ces nombreux prétendus criminels que l'on n'a jamais pu ramener dans la bonne voie, parce que l'on n'a jamais compris qu'ils n'étaient que des malades.

OBSERVATION III.

Instabilité mentale avec perversion des instincts.

SOMMAIRE : Père alcoolique et suicidé. — Grand'mère paternelle alcoolique. — Oncle paternel alcoolique. — Cousin germain, pieds bots.

Mère : secousses nerveuses et migraines. — Grand-père maternel alcoolique. — Petit cousin maternel sourd-muet. — Deux cousins germains maternels épileptiques. — Pas de consanguinité. — Conception dans l'ivresse. — Allaitement au lait de vache, à la cuillère. — Mauvais soins en nourrice.

Fugues très nombreuses. — Accès violents de colère. — Céphalées fréquentes. — Périodes de bonne conduite suivies de périodes déplorables. — Vols nombreux. — Evasions de Bicêtre. — Tentative d'incendie. — Toutes sortes de métiers tentés sans pouvoir se fixer. — Engagement dans un régiment de ligne. — Insultes envers son capitaine. — On s'aperçoit qu'il est malade; on le réforme.

Le nommé Altr... Charles-Victor, est né à Strasbourg, le 13 avril 1870. Le 22 juillet 1884, il est entré à Bicêtre (service de M. le docteur Bourneville).

Antécédents héréditaires : (Renseignements fournis par la mère le 18 mars 1885).

Le père, tonnelier, travaillait à l'entrepôt des vins de Bercy, il rentrait chaque soir soit légèrement excité, soit complètement ivre, mais toujours pris de boissons. Il buvait cinq à six litres de vin par jour, et rien que du vin. Aussitôt rentré il se couchait, sans se livrer à aucun acte de violence. Le grand-père paternel est cultivateur en Alsace; il est exempt de tout antécédent nerveux. La grand'mère pa-

ternelle très alcoolique buvait énormément d'eau-de-vie ; elle mourut dans un accès d'ivresse.

Neuf oncles et tantes ; un oncle s'est noyé par accident, étant saoul fort probablement. Les autres sont cultivateurs en Alsace et la mère de notre malade les connaît peu. Elle sait pourtant que l'enfant de l'und'eux a les pieds difformes.

Pas d'aliénés, pas de paralytiques, pas d'épileptiques ni de criminels dans la famille du père.

La mère de notre malade, mariée à 26 ans, a aujourd'hui (1885) 37 ans. Elle est sans profession. Intelligente, d'une santé excellente, elle est un peu nerveuse : pour un rien elle se met en colère et pleure. Presque tous les jours elle éprouve dans les bras des secousses douloureuses. Elle a des migraines fréquentes avec éblouissements survenant assez souvent à la suite d'une simple sortie dans la rue. Pas de syncopes ni d'attaques de nerfs.

Le grand-père maternel, un tailleur, alcoolique, est mort depuis un an, à l'âge de 76 ans. Il n'a jamais eu d'attaques de nerfs. La grand'mère maternelle morte à 40 ans, presque subitement ne buvait pas et ne tombait pas. On n'a aucun renseignement sur les arrières-grands-parents du côté maternel.

La mère de notre malade eut trois sœurs dont l'une mourut très jeune. Les deux autres sont mariées en Alsace. L'une de ces deux sœurs est veuve : elle eut sept enfants tous bien portants. L'autre eut cinq enfants : deux seulement purent être élevés ; ce sont deux garçons dont l'un est batelier à Strasbourg et a six enfants bien portants ; du moins un de ses enfants est sourd-muet, mais non congénitalement. Lui est très sobre. Le deuxième garçon habite Paris ; il est marié, sans enfants, et employé à la compa-

gnie d'Orléans. Ces deux frères ont des attaques d'épilepsie, attaques qui furent particulièrement fréquentes durant leur jeune âge. Plusieurs fois même on dut rapporter l'employé de la gare d'Orléans à son domicile, à la suite de ces attaques. Pas d'aliénés, pas de criminels, pas de paralytiques dans la famille de la mère.

Entre le père et la mère de notre malade il n'y a pas consanguinité.

Deux enfants sont issus de cette union :

1° Une fille, venue à terme, mais de constitution toujours très frêle, mise en nourrice, morte à quatre mois, on ne sait de quoi.

2° Notre malade.

Ces deux enfants sont venus au monde avant le mariage de leurs parents. Mais la mère affirme n'avoir pas eu d'autres amants, et que son mari est bien le père de ces deux enfants. Elle avait de fréquents rapports avec son mari lorsque celui-ci était en état d'ivresse ; aussi croit-elle que sa grossesse date de l'un de ces moments.

Antécédents personnels : La grossesse fut parfaitement normale jusqu'au neuvième mois ; lorsque onze jours avant le terme ordinaire, la femme, marchant sur le plancher fort mal fait d'une écurie, s'enfonça à travers les planches, l'une d'elles s'étant cassée. Un fragment pointu s'enfonça dans les parties génitales ; la femme se trouva mal ; on crut qu'elle allait accoucher. Néanmoins l'accouchement se fit à terme sans chloroforme et sans forceps. L'enfant en venant au monde portait sur le derrière de la tête « une cloque » de la grosseur d'un œuf, remplie d'un liquide transparent. Le lendemain tout avait disparu. La mère l'allaita trois semaines. Alors on le

mit en nourrice et on l'éleva à la cuillère : ceci en Alsace dans une famille de paysans que la mère payait largement. L'enfant vint avec un gros ventre, des membres grêles. On le nourrissait mal. Bref, il devint tout à fait malade ; il fit un séjour à l'hôpital de Strasbourg. On le plaça ensuite dans une autre famille où il fut considéré comme poitrinaire. Pour être fixé sur son sort on le plongea dans un puits sacré du pays d'où les enfants qui doivent mourir sont retirés bleus, et rouges quand ils doivent survivre. Il paraît qu'on ne fût pas bien fixé sur la couleur (!)

L'enfant est resté dans cette famille jusqu'à 4 ans 1/2, reprenant meilleure santé, jusqu'au moment où sa mère le réclama, étant sur le point de se marier.

Sa dentition s'était faite très difficilement, mais il n'eut jamais ni vertiges ni attaques. On le trouvait quelquefois riant seul et niaisement dans un coin. Il est tombé plusieurs fois dans les escaliers et s'est fait à la tête une plaie qui fut suturée.

Ramené chez ses parents à 4 ans 1/2, il ne veut pas rester avec eux et se sauva de Besançon où ils demeuraient, pour retourner en Alsace.

A Paris, où on l'amène à 5 ans, il court de droite et de gauche, toujours seul, sans jamais pouvoir donner aucun motif à toutes ces petites fugues ; plus tard, il reste une dizaine de jours sans rentrer chez lui. Puis placé plusieurs fois chez des patrons comme apprenti menuisier, il quitte ses places sans raison. La préfecture de police le trouvait la plupart du temps couché dans des paniers aux Halles, ou sur des bancs. Deux fois de suite il fut envoyé à la Roquette pour vagabondage ; on le retint un mois chaque fois. Un

autre jour on le mit aux Enfants trouvés. Jamais il n'a volé, et ses patrons le considéraient comme un ouvrier intelligent.

Mais il était sujet à *des accès de colère très violents*. Il se livrait à de véritables actes de brutalité sur sa mère lorsque celle-ci essayait de lui faire entendre un peu de morale. — Jusqu'à neuf ans, il eut des évacuations involontaires d'urine et de matières fécales pendant le sommeil. — Sujet à des céphalées fréquentes, il n'eut jamais de vertiges, d'étourdissements, ou de secousses. A l'école où on l'a envoyé dès 5 ans, il n'a jamais pu tenir en place, il montait sur les bancs, faisait preuve de mauvaise volonté, battait les autres enfants. Il se rendait d'ailleurs en classe le moins souvent possible et rôdait à travers les rues.

Examiné à Bicêtre le 22 mai 1885, on lui trouve un crâne arrondi, d'une conformation régulière. Sa face est assez régulière, à part une légère déviation de la cloison qui se traduit par l'élargissement de la narine droite. Les yeux, la bouche sont bien. Les oreilles sont petites, bien ourlées; le lobule est bien détaché. Le cou est court, assez gros : 29 centimètres. Le thorax est régulier. La sonorité de la poitrine, la respiration, le cœur, tout est normal; pouls 72. Les membres supérieurs sont bien développés. Les membres inférieurs présentent des masses musculaires puissantes. La peau est épaisse et rugueuse. Les cheveux, châtons, manquent par place, à l'endroit occupé par de nombreuses cicatrices. La sensibilité générale est normale des deux côtés. Les réflexes sont également normaux. Les sensibilités spéciales sont intactes.

Le 9 juin 1885, nous relevons cette note d'école : « Parfois cet enfant travaille convenablement et se montre très

obéissant. Ces périodes sont courtes. Le plus souvent il refuse de travailler, taquine ses camarades et fait du désordre dans le but d'être puni; il désire aller à la sûreté. En promenade, il insulte les passants et les sergents de ville. »

Le 19 juillet 1886, Altr... est surpris au moment où il cherche à s'évader. Il se révolte alors, frappe l'infirmier qui le maintient à grand peine. Furieux, il frappe du poing dans un carreau et se fait une blessure peu profonde de l'avant bras.

Le 6 août il vole le vin de ses camarades, en buvant les verres pleins, placés à côté de lui.

Le 11 septembre, il se grise avec du vin volé au surveillant.

Le 12, il escalade un mur, va acheter un litre de vin chez le mastroquet voisin, et rentre comme il est parti. On le met en cellule. Pendant quelque temps sa conduite est un peu meilleure, ce qui n'empêche pas du reste que le 13 novembre nous le trouvons signalé pour avoir tiré des cordons de sonnette à la promenade.

Le 22 novembre il frappe un de ses camarades, vole le chocolat d'un autre, et se montre très grossier dans ses expressions.

Le 3 décembre, il descelle un barreau de la grille du chemin de ronde dans l'intention d'aller avec un camarade voir de près le viaduc d'Arcueil.

Le 25 janvier 1887, il entre à l'infirmerie pour les oreillons et en sort guéri vers le 20 mars. Les parotides sont restées un peu grosses.

A peine revenu avec ses camarades, il vole du vin au réfectoire; conduit en cellule il brise le siège d'aisances qui communique avec le corridor; il passe dans la cour, prend

une échelle oubliée par un vitrier et s'échappe avec un de ses camarades. Ils gagnent la Seine, passent par la porte de Bercy et arrivent au boulevard Magenta. Là un vieillard de Bicêtre les rencontre les signale et les fait arrêter. Ils sont réintégrés à Bicêtre par la préfecture.

Le 10 juin l'enfant reçoit la visite de son père qui lui remet sa montre, à charge de la donner ensuite à sa mère. De là ce malheureux se rend à Brunois où il se fait écraser par l'express : ses habitudes d'ivrognerie lui avaient fait perdre son emploi.

Les notes d'atelier et d'école du jeune Altr..., sa tenue, ses allures, sont toujours déplorables.

Le 19 novembre, il s'amuse à aplatir les tuyaux de gaz dans le gymnase. Il a été question un moment entre lui et un camarade, son complice, d'emporter de l'essence de l'atelier et de mettre, en la répandant, le feu au gymnase.

Mis en cellule, il écrit des lettres de repentir, plus ou moins sincères, car il dit ensuite qu'il fera sauter les ateliers, un jour où le surveillant s'y trouvera seul.

En 1888 on prend sa puberté : un léger duvet commence à peine à ombrer sa lèvre supérieure. Le reste du visage est glabre ; rien sous les aisselles ni sur la poitrine. Une mince couronne de poils occupe la racine de la verge. Les testicules sont de la grosseur d'un œuf de pigeon. Longueur de la verge 9 centimètres et demi ; circonférence : 9 centimètres, on n'a jamais constaté d'onanisme.

Le 13 avril sa mère meurt d'un pyo-salpinx avec corps fibreux de l'utérus.

Chez lui on a constaté une légère amélioration et dans sa conduite et dans ses progrès.

En 1889, le mieux étant très sensible, on laisse Altr... aller travailler au dehors chez un patron menuisier, mais il ne fait que causer du mécontentement. Arrive l'année 1890; il essaie du métier de terrassier, puis parcourt les bureaux de placement où il se fait inscrire comme garçon marchand de vins. Enfin il se présente à l'hôpital Saint-Antoine pour y être admis à titre d'infirmier. Mais là on constate que son certificat de sortie n'est pas signé et on le ramène à Bicêtre. Là, il vole et excite au vol. Le 21 mars 1890 il sort de Bicêtre, et s'engage dans le courant de l'année dans un régiment de ligne. De Lyon, où il est en garnison, il écrit des lettres pleines de demandes d'argent.

Le 13 février 1891, Altr... fut réformé; il avait insulté gravement son capitaine par des mots orduriers; grâce à son séjour antérieur à Bicêtre, on put fournir un certificat qui le fit admettre à la réforme.

— RÉFLEXIONS —

Ce qui frappe dans cette observation, c'est tout d'abord la quantité de gens alcooliques que l'on rencontre du côté paternel. A peine, du côté de la mère, trouve-t-on quelques crises nerveuses, et chez deux cousins des attaques d'épilepsie. Ici, c'est l'alcool qui a fait tout le mal; mais si l'on joint à cela la conception pendant l'ivresse, on pourra quand même trouver suffisamment chargé le bilan héréditaire de notre malade. Or, comment s'est traduit chez lui l'influence morbide : par une instabilité mentale des plus nettes, des plus précises. Ses fugues, ses courses vagabondes se sont succédées d'une façon presque continue, sans rime ni raison. A l'école, son occupation favorite est d'inventer toutes

sortes de trucs pour escalader les bancs et battre ses camarades. En apprentissage, il se montre querelleur, violent, et quitte sa place sans plus se soucier de l'avenir.

Conduit plusieurs fois à la Roquette, il ne s'y est nullement amendé; il est vrai que son séjour à Bicêtre n'a guère fait mieux, mais il aura du moins empêché de laisser fusiller un déséquilibré.

Pendant qu'il est à Bicêtre, on le voit se livrer à toutes sortes d'excès dans l'unique but de ne pas rester à l'école et à se faire conduire en cellule.

Il vole du tabac, du vin; se grise; essaie tous les procédés d'évasion; s'amuse à détériorer les conduites de gaz; parle de faire sauter tout un bâtiment pour se venger d'un surveillant. Grandi, mûr pour entrer dans la vie utile, Altr... est pourtant incapable de se diriger seul dans la bonne voie. Menuisier, terrassier, garçon marchand de vin, infirmier, tout semble lui plaire, et rien ne peut le fixer. C'est un instable, mais aussi un instable pervers, car, au régiment, si sa vie antérieure n'avait été bien connue, il eut presque certainement été fusillé.

De cette observation il résulte qu'on ne saurait jamais trop prendre de renseignements sur les antécédents héréditaires et personnels de certains sujets qui, au premier abord, ne présentent rien de particulier, qu'en toute conscience on croit devoir proclamer entièrement responsables et qui, tout bien examinés, épluchés pour ainsi dire, se trouvent être des irresponsables au plus haut titre. Que faire de ces gens, me direz-vous? Mais ne pas les délaisser; et, sans se décourager, tâcher toujours de les ramener dans la bonne voie; la loi doit les prendre sous sa protection et ne pas les abandonner, pour n'avoir pas bientôt à les punir.

OBSERVATION IV.

Instabilité mentale avec perversion des instincts. — Kleptomanie. — Pyromanie.

SOMMAIRE. — Père souffreteux. — Grand'mère paternelle rhumatisante. — Grand-père paternel apoplectique. — Un oncle absinthique. — Mère phthisique. — Une tante maternelle avec pieds loto. — Pas de consanguinité. — Grossesse et accouchements bons. — Pas d'asphyxie. — Allaitement au lait de chèvre. — Début de la marche : deux ans et trois mois. — Parole difficile. — Accidents scrofuleux. — Variole grave.

Turbulence. — Ecole buissonnière. — Fugues. — Arrestations. — Vols de porte-monnaies. — Tentative d'incendie. — Simulateur. — Chute sur la tête. — Pneumonie. — Vols d'argent. — Evasions de Bicêtre. — Bonnes notes d'atelier. — Engagé aux zouaves. — Vol d'une montre. — Condamnation à un an de réclusion. — Décret de grâce après six mois. — Campagne du Tonkin. — Lettres où l'on constate toujours l'idée fixe d'avoir une montre. — Bonne conduite. — Guérison.

Le nommé Yg..., Mathias-Joseph, né à Paris le 6 juillet 1869, est entré à Bicêtre le 2 mars 1881 (service de M. le docteur Bourneville).

Les renseignements qui suivent ont été fournis par le père du malade le 21 mars 1881.

Antécédents héréditaires : Le père a 35 ans, son aspect est celui d'un tuberculeux. Il exerce le métier de tourneur

sur métaux. C'est un médiocre fumeur, n'ayant jamais fait d'excès de boissons. Il a parfois des douleurs de tête, mais pas de migraines, de dermatoses, d'antécédents vénériens. Pas non plus d'accidents nerveux.

La grand'mère paternelle est rhumatisante, impotente. Des deux frères du père, l'un est bien portant, l'autre est mort absinthique. Cinq sœurs sont toutes mortes. Pas d'épileptiques, pas de paralytiques, pas de difformes, pas de suicidés, pas de criminels dans la famille du père.

La mère est morte en 1875, à 35 ans, de la phtisie. Jamais elle n'eut d'attaques de nerfs ni de migraines. La famille de la mère ne présente rien de particulier, à part une sœur qui a les pieds bots, mais dont les enfants ne sont pas atteints par cette infirmité. Il faut dire qu'on ne connaît cette famille qu'imparfaitement.

Pas de consanguinité entre le père et la mère de notre malade. Trois enfants sont issus de leur mariage : 1° notre malade ; 2° un garçon mort à un an d'une fluxion de poitrine ; 3° un garçon né avant terme, à huit mois, bien conformé, mais mort aussitôt.

Antécédents personnels : L'accouchement fut facile lorsque notre malade vint au monde. La grossesse avait été bonne en tous points. L'enfant était bien portant. L'allaitement se fit au lait de chèvre coupé d'eau. Vers dix-huit mois seulement l'enfant commença à zézayer, et il ne commença à marcher qu'à deux ans et trois mois. Longtemps il urina au lit et souilla ses culottes. On le mit à l'école en Belgique, mais il n'allait là que par intermittences, passant tous ses étés à garder des vaches. Il eut des croûtes abondantes dans la tête, une légère ophtalmie, des engelures fréquentes aux mains. Non

vacciné, il eut à 18 mois une variole grave, mais n'eut pas pas d'autres fièvres, ni de convulsions.

Amené à Paris, en septembre 1880, on l'envoie à l'école ; il s'en évade très fréquemment et perd ses livres à tous moments. Dans les premiers temps, il disait qu'il voulait retourner en Belgique d'où on avait été pourtant obligé de le renvoyer à cause de ses habitudes de vagabondages. Le maire de sa commune menaçait de le faire enfermer. Les instituteurs congréganistes et laïques n'en voulurent bientôt plus entendre parler, prétextant qu'il était un élément de désordre incorrigible. Alors il resta chez son père qui essaya en vain de lui apprendre à lire. Non content d'être indocile et désobéissant, il recommença la série de ses escapades. Plusieurs fois il fut arrêté et conduit au dépôt. Deux fois de suite il vola le porte-monnaie de ses parents ; une autre fois il s'empara de celui d'un homme qui était ivre. A la préfecture où on le mena, il déclara qu'il n'avait plus de parents, si bien que lorsque son père vint pour le réclamer, on le prit pour un imposteur. Une autre fois il vola le porte-monnaie de sa grand'mère alors qu'elle était au lit. Comme celle-ci appelait à l'aide, il se mit à la frapper en lui criant qu'il était inutile d'appeler puisque personne ne pouvait l'entendre. On l'enferma pendant onze jours à la petite Roquette pour le punir.

Il s'est un jour donné une indigestion avec du chocolat qu'il était allé demandé à crédit au nom de sa belle-mère ; on le ramena à la maison croyant qu'il avait eu un accès ; mais jamais il n'a eu de crises nerveuses. Un autre jour il met le feu chez lui à de l'ouate, et se sauve.

Insolent, grossier, gourmand, il avalait volontiers du vin

pur. Jamais il ne jouait avec les autres enfants ; il préférerait la solitude ; on n'a cependant pas constaté d'onanisme. Plus d'une fois il simula les accès d'épilepsie.

Son sommeil est bon, sans cauchemars. Il fait le peureux le soir ; mais cela ne l'a pas empêché d'aller parfois coucher dans des caves. Un soir on l'a trouvé dans une cave, vêtu de loques, et couché à côté de deux marchands d'éponges légèrement en ribotte.

Après toutes ces fredaines, on allait le caser dans une maison de correction, lorsque M. le docteur Sandras intervint, disant que c'était Bicêtre qu'il lui fallait.

Il paraît qu'un jour, en 1880, il est tombé sur la tête, d'un grenier, situé au-dessus du rez de-chaussée.

A peine entré à Bicêtre, l'enfant tombe malade. Il est isolé le 22 mars 1881 pour une angine diphtérique dont il n'est complètement remis que vers le 5 avril. Pendant les mois de juin et juillet il va à l'école avec quelque profit. Le 7 septembre il entre à l'infirmerie pour la scarlatine et en sort au bout de sept semaines. En décembre il reprend ses cours et obtient de bonnes notes.

Le 13 mars 1882, on le traite pour une blépharite ciliaire ancienne et une kérato-conjonctivite. En juin nous relevons sur ses notes d'école qu'il est grossier et gourmand, qu'il a gardé ses habitudes de kleptomanie et qu'il vole sans cesse de menus objets.

Le 30 juin il entre à l'infirmerie, se plaignant d'un point de côté violent sous l'omoplate droite. On constata au bout de quelques jours les symptômes classiques d'une pneumonie. Il ne sort de l'infirmerie que le 21 août, mais complètement guéri.

En 1883, il suit régulièrement les exercices de sa classe et est considéré comme un assez bon élève.

Le 11 août, il vole 2 francs à un camarade ; à tous moments on trouve sur lui du tabac.

Le 13 décembre, on commet un vol de 27 francs au préjudice d'une veilleuse : c'est encore Yg..., le coupable.

En 1884, la puberté commence à s'établir chez notre malade. On est content de lui aussi bien aux ateliers qu'à l'école ; les progrès s'accroissent.

En 1885. Même état. Pas d'inconduite. Bonnes notes de classe et d'ateliers.

En 1886, un fin duvet commence à dessiner ses moustaches ; au menton on voit une dizaine de longs poils. Les poils sont noirs et assez abondants à la partie inférieure du pénis et à la racine des bourses. Les bourses sont glabres demi-pendantes. Les testicules sont égaux et de la grosseur d'un œuf de pigeon. La verge est bien développée ; longueur, 93 millimètres ; circonférence, 88 millimètres. Les poils sont abondants sous les aisselles et dans le sillon interfessier.

Pendant le courant de juillet, Yg... s'évade de Bicêtre avec un camarade et vient se présenter à un commissariat de police, demandant à se faire examiner. « Ils sont, disent-ils, enfermés comme fous à Bicêtre et c'est là un abus dont ils ont beaucoup à souffrir. »

La préfecture de police les fait reconduire aussitôt à l'hospice.

A la fin de 1886, nous relevons la note suivante venant du maître menuisier : « Bon ouvrier, rend de grands services à l'atelier en enseignant ses camarades. »

Le 22 février 1887, soir du Mardi Gras, Yg..., un peu excité, est surpris, au moment du coucher, prenant des dispositions pour s'enfuir. Il maltraite fort l'infirmier qui le ramène et, arrivé à la porte du dortoir, il lance des coups de poing dans les vitres.

A la fin de 1887, Yg .., très amélioré, bon ouvrier et suffisamment instruit, quitte le service et contracte un engagement dans les zouaves, à Constantine. A peine arrivé au camp, il vole une montre à l'un de ses camarades. Il est arrêté et conduit à la prison militaire. Avant de passer devant le conseil de guerre, il écrit à M. le docteur Bourneville pour implorer son appui; il écrit également à un employé de Bicêtre, son tuteur. Dans ces deux lettres il essaie d'atténuer sa responsabilité et même de faire croire à sa non culpabilité.

Le 2 février 1888, le conseil de guerre le condamne à un an de prison, il est dirigé sur le pénitencier militaire de Bône.

Le 30 juin 1888, M. le docteur Bourneville, s'adressant directement au Président de la République, exposait à M. Carnot le cas de Yg... et, s'appuyant sur son histoire pathologique, sollicitait une remise de peine. La grâce arriva pour le 14 juillet, après six mois de détention.

En 1889, Yg... est au Tonkin et c'est par une lettre adressée de Tuyen-Quan à son tuteur que nous avons de ses nouvelles. Il se trouve très heureux et se plaît à parler des dangers qui l'entourent. Des rêves de gloire hantent son esprit : la médaille du Tonkin, le Dragon de l'Anam excitent sa convoitise et il espère bien les conquérir par sa bravoure. Mais le désir de posséder une montre ne l'a pas quitté : il tâche d'in-

sinuer à son tuteur que ce serait rendre un véritable service non seulement à lui mais à toute sa compagnie, que de lui envoyer une montre : cela permettrait à chacun de monter juste son temps de faction ; « tandis qu'en l'état actuel des choses, on ne sait jamais où on en est dans ce sacré pays où il faut faire des kilomètres pour savoir l'heure. » En un mot, une montre ferait tout son bonheur.

En 1890, à la date du 10 février, nouvelle lettre de Tuyen-Quan. Yg... est mécontent. Il espérait partir bientôt du Tonkin où il s'ennuie maintenant et où l'on a trop à faire. Son espoir a été déçu, aussi sa lettre n'est-elle qu'un long tissu de récriminations.

Le 17 avril, nouvelle missive. Yg... est à Cao-Bang, un pays perdu sur les frontières de Chine. Le commandant a été blessé. Treize hommes ont été tués, douze autres blessés. On est de garde le jour et la nuit ; mais tout cela n'est rien ; ce qui ennue surtout notre soldat c'est de ne pas savoir l'heure. Or le seul moyen pratique pour cela c'est d'avoir une montre qui marche bien. Il jure à son tuteur une reconnaissance éternelle, s'il veut bien lui envoyer cette fameuse montre.

Dans une dernière lettre, Yg..., toujours à Cao-Bang, se propose d'écrire à quelques-uns de ses camarades de Bicêtre, dont il a appris l'entrée prochaine au service militaire. « Il tâchera de leur donner de bons conseils pour leur éviter les désagréments qui ont inauguré son arrivée au régiment. »

— RÉFLEXIONS —

Cette dernière observation est surtout intéressante en ce que la tare héréditaire ne saute pas ici aux yeux. Dans notre première observation, c'est un peu l'épilepsie et surtout l'aliénation mentale qui ont causé l'instabilité mentale de notre malade; dans la deuxième observation, c'est l'aliénation mentale pure que l'on relève; dans la troisième, c'est l'alcool qui a causé tout le mal; ici c'est la tuberculose des parents avec son influence délabrante sur l'organisme des héritiers, qui semble avoir joué le rôle le plus considérable.

Les détails contenus dans l'observation IV sur la famille de Yg..., les morts nombreuses que l'on y trouve en disent assez pour qu'il soit inutile d'insister davantage. Yg..., lui, a marché tard, et parlé difficilement. Il a eu des accidents scrofuleux, une variole grave, etc., et s'il faut en croire M. Landouzy, ce sont là des promesses pour une tuberculose ultérieure.

Puis ce qui frappe chez Yg..., c'est cette manie du vol qui le pousse sans cesse. En Belgique, d'où il se fait expulser, chez ses parents, dans la rue, partout ses mauvais instincts lui inspirent le vol. Lui aussi est placé sans résultat à la petite Roquette. Bien mieux, c'est après sa détention qu'il essaie de mettre le feu chez lui.

La maison de correction allait lui échouer en partage, lorsqu'un médecin intelligent l'envoya à Bicêtre. Là encore c'est la même manie du vol : cependant il finit par s'amé-

liorer et l'on pouvait même le croire guéri, lorsqu'arrivé au régiment il vole aussitôt une montre et passe devant un conseil de guerre qui le condamne. La punition fut dure et grandes furent les démonstrations de repentir de Yg... M. Carnot lui fit grâce de la moitié de sa peine. Yg... en fut très reconnaissant. Depuis il n'a plus que le désir de se distinguer, de se bien conduire. Il a toujours cependant cette hantise de posséder une montre; mais le désir est moins impérieux maintenant. Ce cas d'instabilité mentale avec kleptomanie est croyons-nous des plus intéressants. Le malade qui fut l'objet de cette observation a été lui aussi considéré comme un criminel et traité comme tel, combien de fois malheureusement ce cas ne se renouvelle-t-il pas aussi bien devant la juridiction civile que devant les tribunaux militaires.

CONCLUSIONS

1° Nous avons cru nous rendre utile en relatant les observations précédentes, car nous avons pensé que montrer avec quelle minutie il faut procéder dans les recherches faites sur les antécédents héréditaires et personnels de certains malades, que proclamer les bienfaits d'une méthode de traitement sagement comprise et habilement appliquée, nous avons pensé que tout cela pouvait servir à quelque chose ; nous pensons encore qu'il faut admettre l'existence beaucoup plus fréquente qu'on ne le croit généralement de véritables malades dont l'état pathologique ne se traduit que par de l'instabilité mentale, se plaisant ici aujourd'hui, demain désirant être ailleurs ; changeant sans cesse de profession. Mais tandis que les uns ont conservé à peu près intacte la notion du sens moral, les autres, et c'est le plus grand nombre, sont atteints d'une perversité très forte des instincts. Chez ces malades l'intelligence est intacte, et jamais l'on ne note aucun accident convulsif.

2° Ces malades ont tous une hérédité fâcheuse et chez eux la dégénérescence se traduit de la façon que nous venons d'indiquer.

3° On devrait prendre les dispositions nécessaires pour que de pareils sujets ne soient point considérés comme des

criminels et traités comme tels ; or nous sommes persuadés que bon nombre de jeunes malfaiteurs et de récidivistes ne sont autre chose que des instables au point de vue mental.

4° Ces malades confiés dans leur jeune âge à des médecins compétents sont susceptibles d'être grandement améliorés et souvent guéris. On devra donc instituer pour eux un traitement tout spécial, hygiénique et surtout pédagogique.

5° L'hospitalisation de ces malades doit être de longue durée ; ils doivent être l'objet de soins constants et prolongés. On ne doit rendre la liberté à de pareils sujets que lorsqu'on se croit autorisé par une longue période de calme à les croire guéris. Même dans ce cas, ils ne doivent pas être affranchis complètement de toute tutelle et l'on doit les avoir toujours en observation.

VU :

Le Président de la thèse,

PROUST.

VU :

Le Doyen,

BROUARDEL.

VU ET PERMIS D'IMPRIMER :

*Le Vice-Recteur
de l'Académie de Paris,*

GRÉARD.

